

La violence, rupture de la relation

La médiation comme restauration de la relation

Que cherche à dire la violence ?

La violence est souvent abordée comme un comportement, un symptôme ou une transgression. L'expérience de la médiation conduit pourtant à une autre intuition : avant d'être un acte, elle est peut-être une rupture de la relation.

La violence est sans doute l'une des expériences humaines les plus difficiles à comprendre. Nous la condamnons, nous cherchons à la prévenir, à la sanctionner, à la soigner. Pourtant, malgré les progrès des neurosciences, de la psychologie, de la philosophie ou de la sociologie, elle continue de surgir au cœur des familles, des couples, des institutions et des sociétés. Comme si quelque chose, en elle, résistait toujours à nos explications.

Les neurosciences mettent en lumière les mécanismes de survie ; la psychologie explore l'histoire des blessures individuelles ; la sociologie révèle les rapports de domination ; l'anthropologie interroge les équilibres du groupe ; la philosophie réfléchit à la responsabilité, à la reconnaissance et à la place de l'autre. Chacune de ces disciplines éclaire une part de cette réalité complexe. Aucune, cependant, ne suffit à elle seule à en épuiser le mystère.

La violence peut être étudiée à l'échelle des peuples, des institutions, des systèmes économiques ou des idéologies. Ces dimensions sont essentielles, mais elles dépassent le cadre de cette réflexion. Le présent texte s'intéresse à la violence telle qu'elle se manifeste dans la rencontre entre deux êtres humains. Non parce que cette violence serait plus importante qu'une autre, mais parce que c'est dans cet espace relationnel que la médiation humaniste trouve son espace d'exercice.

L'expérience de la médiation conduit pourtant vers une autre compréhension. À mesure que les récits se déploient, que les silences trouvent leur place et que les défenses s'assouplissent, une évidence s'impose : la violence parle de quelque-chose. Elle surgit souvent lorsque les mots ne suffisent plus, ou n'ont jamais trouvé leur place. Le geste remplace alors la parole, le cri prend la place du dialogue et l'agressivité devient le langage d'une souffrance, d'une peur, d'une humiliation ou d'un besoin de reconnaissance demeurés sans expression.

La médiation n'aborde pas cette violence comme un simple comportement qu'il conviendrait immédiatement de corriger, ni comme un symptôme qu'il faudrait d'abord analyser. Elle crée un espace où cette parole empêchée peut progressivement renaître. Grâce à un cadre sécurisant et à la présence d'un tiers, ce qui ne pouvait jusque-là s'exprimer que par la violence retrouve peu à peu le chemin des mots. La médiation ne justifie jamais la violence ; elle fait le pari qu'une violence devenue parole peut progressivement perdre la fonction qu'elle occupait jusque-là.

Cette intuition n'est pas née d'une réflexion théorique. La médiation humaniste plonge ses racines dans la médiation pénale, où les médiateurs furent très tôt confrontés à la violence dans ce qu'elle a de plus concret. L'expérience a progressivement montré que, lorsqu'un espace suffisamment sécurisé permet à cette violence d'être accueillie sans être cautionnée, elle peut laisser place à une parole plus libre, à une responsabilité retrouvée et, parfois, à une véritable transformation de la relation.

Au fil des médiations, une conviction s'est progressivement imposée à moi. Je n'ai jamais rencontré un être humain qui ait choisi la violence parce qu'il la préférerait à la relation. Bien au contraire. La violence apparaît lorsque la relation est devenue une impasse, lorsque les mots ne rejoignent plus l'autre, lorsque chacun demeure enfermé dans sa souffrance, ses peurs ou ses certitudes. Elle n'est pas l'opposé du désir de relation ; elle est bien souvent l'expression tragique de son échec.

La violence n'est peut-être pas le dernier mot de l'être humain ; elle est souvent le dernier langage qu'il lui reste lorsque tous les autres ont échoué.

Ce que révèle la violence

Au fil des médiations, une observation revient avec une étonnante constance. Derrière les cris, les insultes, les menaces ou parfois même les coups, il existe presque toujours une histoire que personne n'avait encore véritablement entendue. Les faits sont visibles ; la souffrance qui les porte beaucoup moins. Pourtant, ce n'est pas seulement cette souffrance que révèle la violence.

L'expérience montre que les personnes ne se battent pas uniquement pour obtenir gain de cause. Elles défendent bien davantage qu'une opinion, un droit ou un intérêt. Elles cherchent à préserver une dignité blessée, une place devenue incertaine, une identité fragilisée, parfois une mémoire ancienne qui continue de vivre en elles. Ce qui se joue dans le présent déborde largement l'événement qui a déclenché le conflit.

C'est peut-être là que réside l'un des paradoxes de la violence. Elle détruit la relation tout en cherchant, maladroitement, à préserver quelque chose d'essentiel pour celui qui l'exprime. Elle tente de protéger ce qui lui paraît vital : son intégrité, son identité, son sentiment d'exister ou d'être reconnu. Mais en voulant sauver cette part vulnérable, elle produit souvent l'effet inverse. Ce qui devait protéger isole. Ce qui devait défendre blesse. Ce qui devait maintenir la relation la rend plus difficile encore.

Le regard du médiateur se déplace alors. Il ne s'agit plus seulement de demander : « *Que s'est-il passé ?* » mais aussi : « *Qu'est-ce que cette personne cherche à protéger avec une telle énergie ?* » Cette question ne retire rien à la responsabilité des actes. Elle permet simplement de dépasser le comportement visible pour approcher la réalité humaine qui le sous-tend.

La violence apparaît alors moins comme un point de départ que comme un point d'aboutissement. Elle est souvent l'expression ultime d'un long chemin de blessures, d'humiliations, de silences ou de pertes de reconnaissance qui n'ont jamais trouvé d'autre mode d'expression. Le conflit devient ainsi le lieu où affleure une histoire plus ancienne que l'événement qui l'a fait naître.

La violence ou la rupture de la relation.

Si la violence constitue souvent le langage d'une souffrance, elle produit également un autre effet, peut-être plus profond encore : elle altère la relation elle-même. Avant même le passage à l'acte, quelque chose s'est progressivement défait entre deux êtres. La confiance s'est érodée, la parole s'est appauvrie, l'écoute s'est refermée. Peu à peu, chacun cesse de rencontrer l'autre tel qu'il est réellement.

Dans cet espace où la relation se fragilise, un phénomène discret s'installe. L'autre n'est plus accueilli dans sa complexité. Il devient celui qui menace, celui qui humilie, celui qui abandonne, celui qui ment. Son histoire disparaît derrière ce qu'il représente désormais pour nous. La personne s'efface peu à peu derrière le personnage.

L'expérience de la médiation montre combien ce glissement est fréquent. Les personnes ne parlent plus seulement de celui qui leur fait face ; elles parlent de l'image qu'elles se sont progressivement construite de lui. Cette image est nourrie par les blessures, les humiliations, les peurs, les colères, mais aussi par tout ce qui, dans leur propre histoire, vient résonner avec le conflit actuel. À mesure que cette représentation se rigidifie, la rencontre devient presque impossible.

Paul Ricœur montre que l'identité humaine ne constitue jamais une réalité figée. Elle se construit progressivement dans le récit que chacun fait de sa propre existence, mais également dans la reconnaissance reçue d'autrui. Lorsque cette reconnaissance fait défaut, la personne peut éprouver son identité comme profondément menacée. Le conflit cesse alors d'être un simple désaccord ; il devient parfois une lutte pour préserver son sentiment d'exister comme sujet. (1990,2004)¹

¹ Soi-même comme un autre (1990), Parcours de la reconnaissance, 2004.

Martin Buber décrit ce basculement d'une autre manière. Dans la relation *Je-Tu*, l'autre est rencontré comme une personne libre, irréductible à tout ce que je peux penser de lui. Dans la relation *Je-Cela*, au contraire, il devient un objet de mes attentes, de mes peurs ou de mes jugements. Cette manière de se rapporter au monde est indispensable pour vivre, travailler, organiser la société. Selon Buber, le conflit enferme progressivement chacun dans cette seconde modalité. L'autre n'est plus rencontré ; il est interprété. (1923)²

Emmanuel Levinas franchit un pas supplémentaire en faisant du visage de l'autre le fondement même de la relation éthique. Avant toute parole, avant toute règle, le visage m'appelle à reconnaître en autrui une personne irréductible à ses actes ou à son histoire. La violence apparaît précisément lorsque ce visage disparaît derrière les catégories que nous lui imposons. (1961)³

Ces philosophes empruntent des chemins différents, mais ils convergent vers une même intuition : la relation humaine suppose de reconnaître en l'autre une personne irréductible à nos représentations. Or, c'est précisément cette capacité qui se trouve progressivement altérée dans la violence.

Et c'est précisément ce que fait la médiation :

Le sujet retrouve sa capacité de se raconter (Ricœur).
Il retrouve une rencontre véritable avec autrui (Buber).
Cette rencontre ouvre à la responsabilité (Levinas).

Le médiateur n'a donc pas pour première mission de rapprocher des arguments ou de rechercher un compromis. Son travail consiste d'abord à créer les conditions d'une rencontre où ces représentations pourront progressivement perdre leur emprise. Il ne cherche pas à convaincre les personnes qu'elles se trompent. Il leur permet de découvrir que l'autre est toujours plus vaste que l'image qu'elles avaient construite de lui.

Il arrive alors un moment souvent très discret. Une parole inattendue, une émotion, un silence, un miroir proféré par les médiateurs, parfois quelques mots suffisent à fissurer le personnage que chacun avait enfermé dans son regard. Celui qui n'était plus qu'un persécuteur redevient un père. Celle qui n'était plus qu'une « génitrice » laisse entrevoir une femme blessée. Celui qui n'était plus qu'un voisin procédurier retrouve une histoire, des peurs, des attachements. Rien n'efface les actes ni les responsabilités. Pourtant, quelque chose change profondément : l'autre redevient une personne, libre d'être ; il sort du rôle que je lui avais assigné.

C'est peut-être là que commence véritablement la médiation humaniste. Non lorsqu'un accord devient envisageable, mais lorsque chacun retrouve la possibilité de rencontrer un être humain là où le conflit ne lui laissait plus voir qu'un personnage qu'il n'est pas.

Restaurer la rencontre

Lorsque la violence s'installe, chacun croit parler du présent. Pourtant, il parle souvent d'une histoire plus ancienne réveillée par le conflit contemporain. Une remarque fait ressurgir une humiliation oubliée. Un silence fait renaître un abandon. Un désaccord ravive une blessure qui n'avait jamais véritablement trouvé de réponse. Deux temporalités se superposent alors : celle du conflit actuel et celle d'une mémoire qui continue d'habiter la relation.

C'est précisément dans cet espace que la médiation prend toute sa place. Le médiateur ne cherche ni à interpréter cette histoire, ni à en établir les causes. Il ne se substitue ni au psychologue, ni au thérapeute. Il crée les conditions d'une rencontre où chacun peut progressivement distinguer ce qui appartient au conflit présent de ce qui relève de son propre parcours.

² *Je et Tu*, 1923.

³ *Totalité et infini*, 1961.

Ce déplacement est essentiel. Tant que les blessures anciennes demeurent entièrement confondues avec l'événement actuel, chacun répond moins à son interlocuteur qu'à une douleur plus ancienne dont celui-ci devient malgré lui le dépositaire. La relation reste prisonnière de cette confusion.

La médiation humaniste ouvre un autre chemin. Grâce à la sécurité du cadre, à la présence du tiers et au temps laissé à la parole, les personnes découvrent peu à peu qu'elles peuvent déposer une part de ce qu'elles transportaient jusque-là sans en avoir pleinement conscience. Rien n'est oublié. Rien n'est effacé. Mais le conflit cesse progressivement de porter seul le poids de toute une histoire.

À partir de cet instant, quelque chose devient possible. Chacun retrouve progressivement la capacité de rencontrer l'autre dans le présent. Les représentations commencent à perdre leur rigidité. Derrière le personnage réapparaît une personne. Le conflit demeure parfois entier, mais il n'occupe plus tout l'espace de la relation.

La médiation ne répare pas le passé. Elle transforme le rapport que chacun entretient avec lui. C'est peut-être dans ce déplacement que réside sa dimension la plus profondément humaniste : permettre qu'une relation cesse d'être gouvernée uniquement par les blessures anciennes pour redevenir un lieu où une rencontre demeure possible.

Retrouver l'être ontologique

Si la médiation permet de restaurer la rencontre avec l'autre, elle ouvre parfois un mouvement plus discret encore : la rencontre avec soi-même.

Le conflit enferme progressivement les personnes dans une identité devenue rigide. L'un devient le coupable, l'autre la victime. L'un se définit comme l'enfant rejeté, l'autre comme le parent incompris. Les blessures, les accusations et les défenses finissent par composer un récit où chacun occupe une place dont il semble désormais impossible de sortir.

Pourtant, aucune existence ne se résume au conflit qui l'a rendue visible. Aucun être humain ne se confond totalement avec les actes qu'il a commis, pas davantage qu'avec les souffrances qu'il a subies. Chacun demeure plus vaste que le personnage auquel l'histoire paraît l'avoir réduit.

La médiation humaniste n'efface ni le passé ni les blessures. Elle ouvre progressivement un autre rapport à l'histoire que chacun porte en lui. Les faits demeurent, les blessures aussi, mais ils cessent d'occuper toute la scène intérieure. Ce qui semblait résumer une existence entière retrouve peu à peu sa juste place dans une histoire plus vaste, qui ne se laisse plus définir par le seul conflit.

Paul Ricœur nous rappelle que nous devenons véritablement nous-mêmes à travers le récit que nous construisons de notre existence. Notre identité n'est jamais figée ; elle demeure ouverte à une interprétation nouvelle. La médiation ne transforme pas le passé. Elle transforme le rapport que chacun entretient avec ce passé. Ce déplacement est essentiel. Il ne consiste pas à oublier, mais à ne plus laisser les blessures décider seules de notre manière d'habiter le présent.

Il arrive alors un moment difficile à décrire. Les certitudes s'assouplissent. Les personnages perdent peu à peu leur emprise. Celui qui ne se voyait plus que comme une victime découvre qu'il demeure aussi un père, une sœur, un collègue, un ami. Celui qui était enfermé dans la culpabilité retrouve la possibilité de reconnaître ses actes sans s'y réduire entièrement. Une liberté intérieure commence à réapparaître.

Cette liberté n'efface ni les responsabilités ni les souffrances. Elle ouvre simplement un espace où chacun peut de nouveau devenir acteur de sa propre histoire. La responsabilité cesse alors d'être vécue comme une condamnation ; elle devient la possibilité de choisir la manière dont le passé continuera, ou non, à orienter l'avenir.

La médiation humaniste ne promet ni l'accord, ni la réconciliation, ni même la disparition du conflit. Elle rappelle qu'au cœur des situations les plus douloureuses demeure toujours une possibilité : celle qu'un être humain retrouve la liberté de ne plus être entièrement défini par ce qu'il a vécu ou par ce qu'il a fait.

Mais cette liberté ne constitue peut-être qu'une étape. Au-delà de la restauration de la relation à l'autre et de la réappropriation de son histoire, la médiation ouvre parfois un chemin plus intérieur encore. Celui d'un réalignement de la personne avec elle-même. Comme si les différentes dimensions de son être, dispersées par la blessure, le conflit ou la violence, pouvaient peu à peu retrouver une forme d'unité.

Cette expérience dépasse sans doute le seul champ de la résolution des conflits. Elle touche à une dimension plus fondamentale de l'existence. L'être humain ne se découvre plus seulement comme un acteur social ou psychologique ; il retrouve progressivement une cohérence intérieure qui lui permet d'habiter plus pleinement sa propre humanité. Dans cette perspective, la médiation humaniste peut être comprise comme un chemin vers l'être ontologique, où le corps (*soma*), la vie psychique (*psyché*) et l'esprit (*noûs*), cette dimension spirituelle de l'être qui l'ouvre à une vérité plus profonde que ses seules déterminations psychiques ou sociales, tendent progressivement à retrouver leur unité.

La médiation humaniste ouvre ainsi un chemin de réalignement intérieur, permettant à chacun de retrouver progressivement l'unité de son être.

Juillet 2026